

voirs; alors la carrière politique, ou mieux, l'entrée dans le sénat, s'étant par là ouverte à tous, les succès les plus éclatants dans la politique et la guerre signalèrent l'avènement de la concorde dans l'État et dans la nation. Les différences entre les classes ne se manifestèrent plus par des haines acharnées et amères, comme au temps de la lutte entre plébéiens et patriciens. Enfin, les événements prospères de la politique extérieure eurent aussi cet avantage que, durant un siècle et au delà, les riches y rencontrèrent un ample champ d'action, sans faire le moindre tort à la classe moyenne. Et ainsi, toutes ces causes aidant, Rome a pu fonder dans le sénat, et faire durer, plus longtemps qu'il n'a été donné à un autre peuple, la plus grandiose des constructions humaines : un gouvernement populaire à la fois sage et heureux!

CHAPITRE IV

RUINE DE LA PUISSANCE ÉTRUSQUE. — LES GAULOIS.

Nous avons esquissé les progrès de la constitution romaine durant les deux premiers siècles de la république. Revenons maintenant à l'histoire extérieure de Rome et de l'Italie à dater du commencement de la même période. — Quand les Tarquins furent chassés, la puissance Étrusque touchait à son apogée. Les Toscans étaient décidément les maîtres dans toute l'étendue de la mer Tyrrhénienne, eux et les Carthaginois, leurs intimes alliés. Pendant que *Massalie* avait à livrer de continus combats pour défendre son existence, tous les havres de la Campanie et du pays Volsque, et, après la bataille d'*Alalie* (I, p. 197), la Corse entière, étaient tombés au pouvoir des Étrusques. Vers 260, les fils du général Carthaginois *Magon* avaient fondé, par la conquête complète de la Sardaigne, la grandeur de leur maison et celle de leur patrie. Dans la Sicile, les divisions intestines des colonies grecques avaient assuré aux Phéniciens la possession sans conteste de toute la moitié occidentale de l'île. Enfin les vaisseaux des Étrusques naviguaient en vainqueurs sur les eaux de l'Adria-

Empire maritime
Tusco-
Carthaginois.

500 av. J.-C.

tique. Leurs corsaires avaient jeté l'effroi jusque dans les mers orientales.

Le Latium
soumis
à l'Etrurie.

Sur le continent leur puissance grandissait de même. Il était pour eux du plus haut intérêt de conquérir le pays Latin, qui seul les séparait des villes Volsques tombées dans leur clientèle, et de leurs possessions Campaniennes. Jusqu'alors, Rome avait été le boulevard du Latium : elle avait maintenu avec succès sa frontière Tibérine. Mais vint le jour où la confédération Étrusque, profitant d'un instant de désordre et de faiblesse, à la suite de l'expulsion des Tarquins, reprit plus vivement l'offensive : son armée, conduite par le roi *Larth Porséna*, de *Clusium*, ne trouva plus devant elle la résistance accoutumée. Rome capitula, et échangeant contre la paix (en 247), ce semble, tout son territoire transtibérin dont s'emparèrent les cités Étrusques voisines, elle perdit aussi la domination exclusive du fleuve. Elle dut livrer au vainqueur toutes ses armes, et jurer de ne plus se servir du fer que pour la charrue. L'Italie semble à la veille d'être englobée tout entière dans l'empire Étrusque.

537 av. J.-C.

Les Étrusques
chassés
du Latium.

La coalition Tusco-Carthaginoise mettait donc en péril l'indépendance des Italiotes et des Grecs : mais avertis par le danger commun, entraînés par le sentiment de leur parenté de race, ils s'allièrent étroitement, et le succès couronna leurs efforts. L'armée étrusque, ayant, après la chute de Rome, pénétré plus avant dans le Latium, fut arrêtée dans sa marche victorieuse devant les murs d'*Aricie*, grâce au secours des gens de *Cymè* (*Cumes*), accourus à temps pour la dégager (248). Nous ne savons pas comment se termina la guerre, ni si Rome avait déjà rompu la paix honteuse et ruineuse qu'elle venait de subir : un fait est certain, c'est que cette fois encore les Étrusques ne purent se maintenir sur la rive gauche du Tibre.

506.

Bientôt, la nation Hellénique eut à soutenir une lutte

immense et plus décisive encore contre les barbares de l'ouest et de l'est. C'était le temps de la guerre des Perses. La condition des Tyriens n'était pas indépendante en face du Grand Roi. Ils entraînent aussi Carthage dans le sillon de la politique Persane. On raconte même, non sans apparence de vérité, qu'un traité d'alliance aurait été conclu entre cette ville et Xerxès ; et les Carthaginois auraient entraîné les Étrusques à leur tour. Une attaque, combinée d'après un plan politique grandiose, jetait à la fois les hordes de l'Asie sur la Grèce, et les bandes Phéniciennes sur la Sicile. La liberté, la civilisation menaçaient d'être enlevées d'un seul coup de la surface de la terre. La victoire demeura aux Grecs.

Fin
de la suprématie
maritime Tusco-
Carthaginoise.

La bataille de Salamine (274) sauva et vengea la Grèce propre : tandis qu'à pareil jour, dit-on, *Gélon* et *Théron*, souverains de *Syracuse* et d'*Agriente* (*Akragas*) détruisaient non loin d'Himère¹ l'immense armée d'*Hamilcar*, fils de Magon, et mettaient ainsi fin à la guerre. Les Phéniciens, qui ne songeaient point encore à la conquête de toute la Sicile, revinrent pour le moment à leur politique purement défensive. On rencontre encore de grandes médailles d'argent, frappées pour les besoins de la guerre, et provenant des bijoux de *Damareta*, femme de *Gélon*, et des nobles Syracusaines. La postérité a gardé un souvenir de reconnaissance envers le bon et brave roi de Syracuse, et le poète *Simonide* a glorifié sa victoire.

480 av. J.-C.
Victoires
de Salamine
et d'Himère.
Leurs suites.

Carthage, battue et humiliée, l'empire maritime des Étrusques, ses alliés, s'écroule. Déjà *Anaxilas*, tyran de *Rhegium* et de *Zancle* [Messine, plus tard], avait barré le détroit de Sicile à leurs corsaires, en y plaçant sa flotte en permanence (vers 272) ; et, à peu de temps de

482.

¹ [Auj. *Termini*, près de l'*Himera* septentrional, auj. *Fiume Grande*, à l'est de Palerme, sur la côte nord.]

474 av. J.-C.

là, les Cyméens, se joignant à Hiéron, détruisaient les escadres Tyrrhéniennes à la hauteur de leur ville (280). Les Carthaginois avaient tenté, mais en vain, de leur apporter du secours. Pindare, à son tour, a chanté cette victoire dans sa première *Pythienne*; et l'on possède un casque étrusque, envoyé par Hiéron à *Olympie*, avec l'inscription qui suit : « *Hieron*, fils de *Dinomène*, et les Syracusains, à Jupiter : dépouille Tyrrhénienne de Cymè¹. » De tels succès, remportés sur Carthage et les Étrusques, avaient placé Syracuse à la tête des villes Gréco-Siciliennes. Au même temps, alors que Rome venait de chasser ses rois (243), tombait l'achéenne *Sybaris*, parmi les villes Gréco-Italiennes; et la doriennne *Tarente* montait au premier rang, que nul ne lui disputa. Plus tard, les Tarentins sont à leur tour écrasés par les Japyges, dans une sanglante bataille (280); mais, cet échec, le plus terrible qu'eussent jamais subi les Hellènes, provoque chez eux, comme l'invasion des Perses dans la Grèce propre, un puissant effort de l'esprit public, et met en relief toutes les énergies de leurs institutions démocratiques. Désormais, les Carthaginois et les Étrusques n'auront plus la suprématie dans les eaux italiennes : les Tarentins, dans les mers Adriatique et Ionienne, les Massaliotes et les Syracusains, dans les mers Tyrrhéniennes, ces derniers surtout, serrent de près, tous les jours, les pirates sortis des ports de la Toscane. Déjà, après sa victoire de Cymè, Hiéron avait occupé l'île d'*Enaria* [*Ischia*], et coupé par là les communications entre les Étrusques septentrionaux et ceux de Campanie. Vers l'an 302, Syracuse, voulant achever la destruction des corsaires, met en mer sa flotte, s'empare de l'île de Corse, ravage les côtes Étruriennes, et s'établit dans l'île d'*Æthalie* [*Elbe*]. Si elle ne vient pas tout à

Empire maritime
Tarentino-
Syracusain.

511.

474.

452.

¹ Ηρόων ἔ Δεινομένεος καὶ τοῖ Σαρακόσιοι τοῖ Δι Τύραν' ἀπὸ Κύμας.

fait à bout de son entreprise; si, jusque dans le v^e siècle de Rome, les pirates se maintiennent, notamment à *Antium*, leur puissante ennemie n'en refoule pas moins les Toscans et les Phéniciens réunis. Mais viennent aussi pour Syracuse les jours de danger : les Athéniens menacent de renverser ses murs. Au cours de la guerre du Péloponèse (339-341), ils lui font subir un long et fameux siège; et les Étrusques, depuis longtemps en relations commerciales avec eux, leur apportent le secours de trois galères à cinquante rameurs. On sait l'issue du siège; les Doriens triomphent dans l'ouest comme dans l'est. Après les honteux revers de l'expédition athénienne, Syracuse n'a pas de rivale maritime parmi les autres cités Helléniques; les hommes qui la gouvernent veulent étendre sa domination sur toute la Sicile, sur l'Italie du Sud, et sur les deux mers Italiennes. Mais, dans ce même temps, les Carthaginois, qui voient leurs possessions de Sicile sérieusement en péril, tournent contre les Syracusains tous les efforts de leur politique, et entreprennent la conquête de l'île entière. Nous n'avons point à raconter ici la chute des cités Siciliennes placées entre les deux adversaires, les progrès de la domination Carthaginoise, et les combats nombreux qui l'affermirent. En ce qui touche l'Étrurie, nous mentionnerons les blessures profondes que lui inflige Denys, le nouveau tyran de Syracuse (il règne de 348 à 387). On le voit, nourrissant les plus vastes projets, fonder sa puissance coloniale jusque dans la mer Italienne de l'est, qui, pour la première fois, obéit à des flottes Grecques. En 367, il occupe et colonise sur la côte Illyrienne les îles de *Lissos* et d'*Issa*, [aujourd'hui *Pago* et *Lissa*]; sur la côte italienne, *Ancône*, *Numana* [aujourd'hui *Umana*, lieu ruiné] et *Hatria*. Ces contrées lointaines ont gardé le souvenir de l'empire maritime de Syracuse : témoin le canal, ou « fossé de *Philistos*, » creusé,

115-113 av. J.-C.

406-367.

387.

386 av. J.-C.

sans doute, près des bouches du Pô, par l'ami et l'historiographe du tyran, alors qu'il vivait exilé à Hatria (368 et années suivantes); témoin, le nom nouveau donné à la mer italienne orientale, jadis appelée le *golfe Ionique* (I, p. 176), et désormais connue sous la désignation de *mer Adriatique*¹.

385.

Mais non contents de ces attaques dirigées contre les possessions des Étrusques dans la mer orientale, et les relations qu'ils y avaient nouées, Denys alla les chercher au cœur même de leur territoire : il prit d'assaut et pillà Pyrgi, le port de Caeré (369). Pyrgi ne s'est jamais relevée de ce désastre. Après la mort du tyran, Syracuse, en proie à des guerres intestines, laissa le champ libre aux Carthaginois. Leur flotte reparut dans la mer Thyrrénienne, et y reprit une supériorité constamment maintenue, sauf pendant quelques courtes interruptions. La domination Carthaginoise pesa d'ailleurs aussi lourdement sur les Étrusques que sur les Grecs, à ce point qu'en 444 *Agathocle* de Syracuse ayant pris les armes contre Carthage, dix-huit galères Toscanes vinrent à son secours. Les Étrusques avaient à craindre l'invasion de la Corse, qui leur appartenait encore. Ils rompirent l'antique *Symmachie* Tusco-phénicienne, encore debout au temps d'Aristote (370-432), mais sans en tirer profit pour eux-mêmes. Jamais ils n'ont depuis reconquis leur puissance sur les mers.

310.

3 4-382.

Lutte
des Romains
contre
les Étrusques
de Véies.

On ne s'expliquerait pas la rapide décadence de leur empire nautique, si, à l'heure même où les Grecs de Sicile les combattaient avec leurs flottes, ils n'avaient eu aussi à lutter sur terre contre des ennemis non moins pressants. A une date contemporaine des journées de

497. 484-409.

¹ Hécatée († après 257), et Hérodote (270; † après 345) ne donnent ce nom qu'au delta du Pô, et à la mer voisine. (O. Müller, *Etrusker* I, p. 140; *Geographi Graeci minor.*, ed. C. Müller, I, p. 23). C'est dans *Scylax* que pour la première fois nous le rencontrons appliqué à tout le golfe (vers 418).

336.

Salamine, d'Himère et de Cymè, il y eut guerre entre les Romains et les gens de Véies, guerre sanglante et qui ne dura pas moins de quatre années (271-280). Plusieurs fois les Romains essayèrent de cruelles défaites. Un souvenir douloureux s'attache à la catastrophe des *Fabiens* (277), qui, s'étant condamnés à l'exil volontaire pour mettre fin à une crise intérieure (p. 48), avaient entrepris la défense de la frontière Étrurienne, et qui périrent jusqu'au dernier homme en état de porter les armes, sur les bords de la Crémère. Une trêve de quatre cents mois fut conclue au lieu de paix, et mit fin momentanément à la guerre. Elle eut cela d'heureux pour Rome, qu'elle lui rendit les limites de son territoire au temps des rois, les Étrusques abandonnant Fidènes et leurs conquêtes sur la rive droite du fleuve. Cette lutte entre Rome et l'Étrurie se rattache-t-elle, par quelque lien direct, avec les guerres des Grecs contre les Perses, et des Siciliens contre les Carthaginois? C'est ce qu'il n'est pas possible de dire. Que les vainqueurs de Salamine et d'Himère aient eu ou n'aient pas eu les Romains pour alliés, les intérêts et les résultats n'en étaient pas moins les mêmes.

483-474.

477.

Les Samnites firent comme les Latins : ils attaquèrent aussi les Étrusques. A la suite de la bataille de Cymè, les établissements de Campanie avaient perdu leurs communications avec la mère patrie, et, livrés à eux-mêmes, ils n'étaient plus en état de résister aux incursions des Sabelliens de la montagne. En 330, Capoue, la colonie principale, succomba : sa population toscane est détruite ou chassée par les Samnites. Les Grecs Campaniens, isolés, affaiblis eux-mêmes, ont aussi beaucoup à souffrir de cette invasion : Cymè est conquise en 334. Toutefois, ils se maintiennent à *Néapolis* (Naples) avec l'aide des Syracusains probablement, pendant qu'au contraire le nom Toscan disparaît de l'histoire dans la

Les Samnites
en lutte contre
les Étrusques
de Campanie.

424 av. J.-C.

420.

Campanie tout entière. A peine si quelques cités Étrusques y prolongent, durant un certain temps, leur existence chétive et obscure. — Mais voici venir, dans l'Italie du Nord, des événements bien plus graves. Une nouvelle nation a frappé aux portes des Alpes : les Gaulois arrivent, et ce sont les Étrusques encore contre lesquels ils se heurtent d'abord.

Les Gaulois.
Leur caractère.

Le peuple des *Celtes*, *Galates* ou *Gaulois*, était frère des Italiens, des Germains et des Grecs ; mais, sorti du sein d'une même mère, il en avait reçu une tout autre nature. Avec des qualités nombreuses, fortes, et plus brillantes même, il lui manquait la profondeur du sens moral et le caractère politique, indispensables avant tout pour l'avancement des sociétés humaines dans la voie du bon et du grand. Au dire de Cicéron, le Gaulois indépendant se fût cru déshonoré, s'il eût mis la main à la charrue. Il préférerait la vie pastorale à l'agriculture : il nourrissait des bandes de porcs au milieu des plaines fertiles arrosées par le Pô, vivant de la chair de ses troupeaux ; passant au milieu d'eux et la nuit et le jour, dans les forêts de chênes. Il n'avait point, comme les Italiens et les Germains, l'affection de la terre qui lui appartenait en propre : il aimait mieux habiter les villes et les bourgs ; aussi semble-t-il que chez lui les villes et les bourgs aient pris de l'extension plutôt que chez les Italiens. La constitution civile des Gaulois était imparfaite : leur unité nationale n'avait point de lien qui la resserrât, chose qui s'observe, au reste, chez tous les peuples à leur début : bien plus, dans leurs cités, on ne rencontrait ni concordance, ni gouvernement régulier, ni sentiments civiques, ni esprit de suite ou tendances logiques. L'ordre leur répugnait, hormis dans les choses de la guerre : là, du moins, les rigueurs de la discipline imposent à tous un joug qui leur épargne d'avoir à se maîtriser eux-mêmes. Les caractères saillants de la race celtique, selon leur his-

torien Am. Thierry, sont « une bravoure personnelle que » rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, » impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminement intelligent : mais, à côté de cela, une mobilité » extrême, point de constance, une répugnance marquée » aux idées de discipline et d'ordre..., beaucoup d'ostentation ; enfin, une désunion perpétuelle, fruit de » l'excessive vanité¹. »

Le vieux Caton les avait aussi dépeints en deux mots : « les Gaulois recherchent deux choses avec ardeur : la » guerre et le beau langage². » Bons soldats, mauvais citoyens, est-il étonnant qu'ils aient ébranlé tant d'États, et n'en aient point fondé un seul ? On les voit à toute heure prêts à émigrer, ou, pour mieux dire, à entrer en campagne, préférant à la terre les richesses mobilières, et l'or avant tout ; faisant du métier des armes un pillage organisé, ou une industrie mercenaire ; tellement habiles à les manier d'ailleurs, que l'historien romain Salluste leur donne le pas sur les Romains. Ils ont été vraiment les *lansquenets* de l'ancien temps, si les images et les descriptions d'alors sont fidèles. Grands de corps, sans beaucoup de muscles ; les cheveux ramenés en touffes au sommet de la tête, les moustaches longues et épaisses, à la différence des Grecs et des Romains qui portent les cheveux courts et se rasent la lèvre supérieure ; affublés de vêtements bariolés et chamarrés de broderies ; les rejetant souvent loin d'eux pour combattre ; avec leur large collier d'or, sans casque, sans armes de jet, se couvrant de leur vaste bouclier, ils se précipitent en brandissant leur longue épée mal trempée, leur poignard ou leur lance tout brillants d'ornements dorés, car ils ne sont pas sans quelque adresse dans le travail

¹ [Am. Thierry, *hist. des Gaulois*, *Introd.* T. I, p. xii, de la 3^e édit.]

² *Pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur : rem militarem et argute loqui* (Cato, *Orig.* L. II. fr. 2, Jordan).

des métaux. Ils ont la passion de la renommée : ils font parade de leurs blessures qu'ils élargissent souvent après coup. Ils combattent à pied d'ordinaire; mais ils ont aussi quelques escadrons à cheval, où chaque guerrier libre a deux valets également montés qui le suivent; enfin, comme chez les Libyens et les Hellènes des temps primitifs, on voit aussi chez eux de bonne heure des chars armés. Leurs expéditions rappellent fréquemment celles de la chevalerie du moyen âge; ils pratiquent le combat singulier que ne connaissent ni les Grecs ni les Romains. Ce n'est point seulement en temps de guerre qu'ils provoquent l'ennemi, en l'insultant du geste et de la parole; en temps de paix aussi, ils revêtent leur éclatante armure et se livrent des combats à mort. Il n'est point rare que la lutte se termine par un copieux banquet. Telle était leur vie, vie de soldat, tumultueuse et vagabonde sous leurs propres étendards ou sous ceux de l'étranger : allant de l'Irlande ou de l'Espagne jusque dans l'Asie Mineure, et y promenant la guerre et les héroïques exploits. Mais rien ne sort de tant d'entreprises : leurs effets disparaissent comme la neige du printemps : en nul lieu de la terre ils ne fondent d'État, de civilisation qui leur soit propre.

Migrations
celtiques.

Tel est le portrait que nous ont légué les anciens; quant aux origines gauloises, nous en sommes réduits aux conjectures. Issus de la souche commune des rameaux hellénique, italique et germain¹, les Celtes vinrent en Eu-

¹ Des philologues experts ont récemment soutenu que les Celtes et les Italiques sont plus rapprochés entre eux que les Italiques et les Hellènes. En d'autres termes, à les entendre, le rameau, projeté par le grand arbre indo-germanique d'où sont sortis toutes les races de l'Europe méridionale et occidentale, se serait divisé d'abord en *Hellènes* et en *Italo-Celtes*, puis, ensuite, aurait formé, en se séparant encore, les Italiques et les Celtes. Cette opinion semble géographiquement admissible, et les faits historiques n'y contredisent peut-être pas : la civilisation dite *gréco-italique* aurait été, dans ce cas, une civilisation *gréco-celto-italique*. Mais comment affirmer ce fait? Nous ne possédons aucune

rope du fond de cet Orient, patrie commune des nations occidentales; ils poussèrent, il y a bien des siècles, jusqu'à l'Océan, et, se fixant dans la contrée qui est aujourd'hui la France, ils envahirent au nord les Iles Britanniques : au sud, ils franchirent le rempart des Pyrénées, et disputèrent la Péninsule aux peuplades *Ibériennes*. Leurs hordes avaient longé les Alpes du côté du nord. Une fois établis dans l'ouest, ils revinrent par petites masses dans la direction opposée, passèrent les *Alpes*, l'*Hæmus* et même le *Bosphore*, et furent longtemps la terreur de toutes les nations civilisées. Il n'a rien moins fallu que les victoires de César et la défense organisée par Auguste sur les frontières, pour briser à jamais leur énergie dévastatrice. — Voici ce que racontent les traditions légendaires, conservées par Tite-Live et quelques autres, au sujet de ces émigrations retournant vers l'Orient¹. Les confédérés Gaulois, ayant à leur tête déjà,

donnée précise sur la condition originaire des Celtes. Les recherches linguistiques n'en sont elles-mêmes qu'à leurs premiers débuts, et il y aurait témérité à reporter dans l'histoire de ces peuples primitifs des conclusions toutes conjecturales encore.

¹ V. Tit. Liv. 5, 34; Justin, 24, 4. César y fait aussi allusion : *Bell. gall.*, 6, 24. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la fondation de Massalie soit le moins du monde contemporaine de l'expédition de *Bellovèse*. Celle-ci (vers 600 av. J.-C.) se placerait vers le milieu du second siècle de Rome. La légende primitive et indigène ne connaît pas les dates; et le rapprochement en question a été inventé par les chronologistes des temps postérieurs. Il se peut qu'il y ait eu, dès les premiers temps, quelques incursions, quelques migrations même; mais les conquêtes véritables des Celtes, en Italie, n'ont pu s'accomplir avant la décadence de l'empire Etrusque, ou avant la seconde moitié du III^e siècle, vers 400 av. J.-C. — De même, ainsi que le démontrent ingénieusement *Wickham* et *Cramer*, *Bellovèse*, pas plus qu'*Hannibal*, n'est passé en Italie par les *Alpes Cottiennes* (*Mont Genève*), et le territoire des *Taurini* [*Turin*]; mais bien par les *Alpes Grées* (*Petit St-Bernard*) et le pays des *Salasses* [*Vallée de la Doire*]. Tite-Live, en donnant le nom de la montagne franchie par eux, n'obéit pas à une tradition; il suit sa propre conjecture. Quant aux *Boïes* d'Italie, lesquels y seraient venus par les passages des *Alpes Pennines* [*Grand St-Bernard*], nous ne saurions décider si la tradition se fonde sur le souvenir d'un événement réel, ou si elle ne tient pas seulement à une coïncidence de nom entre ces mêmes *Boïes*, et ceux qui habitaient au nord du Danube.

comme plus tard au temps de César, le peuple des *Bituriges* (*Bourges*), envoyèrent, sous le règne du roi *Ambiat*, deux grandes armées conduites par ses neveux. L'une d'elles, commandée par *Sigovèse*, franchit le Rhin et la *Forêt-Noire*; l'autre, ayant pour chef *Bellovèse*, descendit par les *Alpes Grées*, dans la vallée du Pô. Les Gaulois de *Sigovèse* fondèrent les établissements Celtiques du nord du Danube; les autres, se fixant dans la Lombardie actuelle, furent connus sous le nom d'*Insubres*, et bâtirent *Mediolanum* [*Milan*], leur capitale. Bientôt suivit une seconde bande, origine des *Cénomans*, qui fonda *Brixia* [*Brescia*] et *Vérone*. A dater de là, l'immigration dans les belles plaines de l'Italie ne s'arrête plus; et les Gaulois, poussant ou entraînant avec eux les peuplades *Ligures*, arrachent aux Étrusques leurs villes les unes après les autres: ils occupent bientôt toute la rive du Pô. *Melpum* (dans les environs de Milan, à ce que l'on croit¹), l'une des plus riches villes Étrusques, tombe sous les coups des Celtes transpadans, aidés par les Gaulois nouveaux venus (358?); puis, se jetant sur la rive droite, ils vont attaquer les *Ombrions* et les Étrusques jusque dans leur mère-patrie. Les envahisseurs, cette fois, étaient en grande partie, dit-on, des *Boïes*, descendus en Italie par une autre route, celle des *Alpes Pennines* (*Grand-Saint-Bernard*). Ils s'établirent dans la *Romagne* actuelle, où ils firent leur capitale de l'antique ville étrusque de *Felsina*, qui prend désormais le nom de *Bononia* (*Bologne*). Enfin vinrent les *Sénonis*, la dernière nation gauloise qui ait passé les Alpes: ils occupèrent les côtes de l'Adriatique, depuis Rimini jusqu'à Ancône. Les frontières nord des Étrusques vont sans cesse reculant, et vers le milieu du IV^e siècle de Rome, ceux-ci se voient resserrés dans le territoire qui

¹ [Auj. *Melzo*?]

Les Celtes
attaquent
les Étrusques
dans
l'Italie du nord.

396 av. J.-C.

depuis lors n'a pas cessé, d'après eux, de s'appeler la Toscane.

Il y avait comme un concert entre ces divers peuples, Syracusains, Latins, Samnites et Gaulois surtout, pour se jeter à l'envi sur les Étrusques. Attaqués par tous les côtés, leur puissance, si rapidement agrandie aux dépens du Latium et de la Campanie, ainsi que sur les deux mers, s'écroula plus vite encore. Ils perdaient leur suprématie maritime; et leurs établissements de Campanie venaient d'être renversés, au moment précis où les Cénomans et les Insubres se fixaient dans les régions transpadanes et cispadanes: à la même heure aussi, les Romains, que Porsena, quelques dizaines d'années auparavant, avait vaincus, humiliés, presque réduits en servage, prenaient les armes contre les cités Toscanes. En consentant à la trêve de 280 avec Véies, ils avaient reconquis tout le pays perdu; ils rétablissaient leur frontière telle qu'elle avait existé du temps des rois. Quand cette trêve prend fin, en 309, la guerre recommence: guerre d'escarmouches sur les frontières seulement, simples courses en quête de butin qui demeurent sans résultat. L'Étrurie est trop forte encore; Rome ne peut pas l'attaquer corps à corps. Mais un jour, les gens de Fidènes se soulèvent, chassent la garnison romaine, massacrent les envoyés Romains, et se donnent au roi Véien *Larth Tolumnius*. Aussitôt la lutte prend un caractère plus sérieux et les Romains triomphent. *Tolumnius* est frappé dans la mêlée par le consul *Aulus Cornelius Cossus* (326?). Fidènes est reprise, et un nouvel armistice de deux cents mois est conclu (329). C'est précisément alors que les dangers s'accumulent autour des Étrusques, et que les bandes Celtiques leur enlèvent les places, jusqu'à présent épargnées, de la rive droite du Pô. A l'expiration de la trêve (346), les Romains, de leur côté, entreprennent décidément la conquête de leurs voi-

Les Romains
attaquent
les Étrusques.

474 av. J.-C.

445.

428.

425.

408.

Conquête
de Véies.

sins du nord : pour eux il ne s'agit plus seulement de guerroyer contre Véies ; ils veulent se rendre maîtres des villes. Les guerres *Véienne*, *Capénate* et *Falisque*, ont duré dix ans, dit-on, comme le siège de Troie : les détails en sont peu connus. La légende et la poésie s'en sont emparées comme de juste. On combattit avec un acharnement prodigieux : le prix de la victoire était tout autre qu'au temps passé. Pour la première fois, on vit les légions romaines passer l'année entière, été et hiver, sous les armes, et tenir la campagne jusqu'à la fin de la guerre : pour la première fois l'État paya, des deniers publics, une solde fixe aux milices. Mais c'était aussi la première fois que les Romains tentaient de s'assujettir un peuple de race étrangère, et qu'ils poussaient leurs conquêtes au delà des anciennes limites du pays Latin. La lutte fut grandiose : mais on ne pouvait douter de son issue. Appuyés par les Latins et les Herniques, aussi intéressés qu'eux-mêmes à la chute de leurs redoutables voisins, les Romains enlevèrent successivement Véies, laissée seule à se défendre par presque toute l'Étrurie, et qui ne trouva d'aide que dans les deux ou trois cités voisines *Capène*, *Faléries* et *Tarquinius*¹. Faut-il attribuer à l'invasion gauloise l'indifférence des cités du nord ? L'explication ne serait pas suffisante pour une telle faute : aussi raconte-t-on, et nous sommes disposés à le croire, que des dissensions intérieures agitaient alors la confédération des villes Étrusques, où des gouvernements tout aristocratiques faisaient une opposition jalouse au système monarchique conservé ou restauré chez les Véiens ; et que, dans cet état des choses, les Étrusques assistèrent inactifs à la ruine de leurs compatriotes. Que s'ils avaient pu ou voulu prendre part à la lutte, Rome, ce semble,

¹ [Capène,auj. Civitella, entre le Tibre et Véies. — Faléries, auj. Civita-Castellana, — Tarquinius, auj. Corneto, au nord de Civita-Vecchia.]

eût eu bien du mal, l'art des sièges étant encore dans l'enfance, à mener à fin une entreprise immense et s'attaquant à des villes grandes et puissamment fortifiées. Véies, abandonnée, succomba (358) après s'être bravement défendue ; elle succomba devant les efforts héroïques et opiniâtres de *Marcus Furius Camillus*, qui par sa victoire ouvrit au peuple romain la dangereuse et brillante carrière des conquêtes au dehors. La joie fut grande dans Rome, et depuis lors, en souvenir de son triomphe, les jeux se terminèrent toujours par « l'encan véien », où, parmi les objets figurant le butin mis en vente, était amené, pour la dernière enchère, le plus chétif et le plus infime vieillard qui se pût trouver, et qu'on décorait du nom de « Roi des Véiens ». Véies fut détruite : son emplacement maudit fut condamné à rester un éternel désert. Capène et Faléries s'empressèrent de faire la paix. La puissante cité de *Volsinies*¹, qui, demeurant dans la torpeur fédérale, n'avait pas bougé quand Véies luttait encore, prit les armes trop tard, et au bout de quelques années (363), sollicita la paix à son tour. La tradition, se laissant aller à un rapprochement tragique des faits, raconte que les deux avant-postes de l'empire Étrusque ont succombé le même jour, *Melpum*, au nord, sous les coups des Gaulois, et Véies, au sud, sous les coups des Romains. Exact ou non, ce rapprochement a un sens historique d'une vérité profonde. La double attaque au nord et au sud, et la chute des deux forteresses gardiennes de leurs frontières, marquent pour les Étrusques le commencement de leur ruine en tant que nation indépendante.

A cette même heure les deux peuples qui les menaçaient à la fois se prirent à leur tour de querelle : la fortune de Rome se vit tout à coup arrêtée dans son nouvel

¹ [Auj. Bolsena.]

396 av. J.-C.

391.

Les Gaulois
en guerre
avec Rome.